

« Ce grand moment du 45<sup>e</sup> Festival d'Avignon, **L'Inquiétude**, de Valère Novarina, a été judicieusement programmé par les Treize Vents.  
Un homme seul en scène, qui dit un texte jaillissant, une langue martyrisée d'où naissent des mots nouveaux : l'émotion théâtrale est étonnante Radio France Hérault vous le garantit! »



### Exposition de photographies

dans le hall du Théâtre  
du 28 Janvier au 10 Février

**Roselyne Pélaquier** : « *Afin que ton nom...* »

▼ Prochain spectacle :

### La Mouette

d'Anton Tchekhov  
Mise en scène Philippe Sireuil  
du 23 au 26 février  
Opéra Comédie

Théâtre des Treize Vents  
Renseignements et location : 67 58 08 13

SAISON 92/93

Théâtre des Treize vents  
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON

MONTPELLIER



## L'inquiétude

Seconde partie du  
**Discours aux animaux**

Valère Novarina  
André Marcon

Photos : Brigitte Enguerand - Création : Infographie - Impression : Technic Offset

## L'inquiétude

seconde partie du **Discours aux animaux**  
de Valère Novarina

par André Marcon  
collaboration artistique Marc Blezinger  
Production Festival d'Avignon

A nous qui devenons muets  
à force de communiquer,  
le théâtre vient rappeler  
que parler est un drame;  
à nous qui perdons la joie de notre langue,  
le théâtre vient rappeler que la pensée est en chair;  
à nous, pris dans le rêve  
de l'histoire mécanique,  
il montre que la mémoire  
respire et que le temps renaît.

Valère Novarina

Grammont  
Jeudi 28 Janvier à 19 h  
Vendredi 29, samedi 30 Janvier à 20 h 45  
Durée du spectacle : 50 mn sans entracte

## André Marcon

« Ma rencontre avec Valère Novarina est pour moi une sorte d'épousaille avec une langue que je devais attendre inconsciemment. C'est à la fois une relation joyeuse et une possession qui m'a tourmenté de façon très violente et très profonde et qui a tout transformé en moi. Quand un acteur rencontre un poète aussi grand que Valère Novarina il devient invulnérable. L'acteur est toujours en quête de cette invulnérabilité. Ça m'est arrivé et j'en suis encore très très étonné. Mais cette expérience psychique est à la limite du supportable. J'ai ressenti avec le texte de Valère que le théâtre est une offrande, un sacrifice qui nous conduit aux portes de la folie et nous en préserve. Je suis très ému, et même intimidé lorsque je retrouve Valère. C'est un très grand fantaisiste. Sa fantaisie, son inspiration, elle est pour l'acteur. C'est ce qu'il y a de mieux pour lui. C'est le meilleur rôle. Entre l'auteur et l'acteur c'est un troc, sans intermédiaire. L'auteur offre directement à l'acteur qui découvre qu'il a une prédisposition pour cette langue comique et musicale, abracadabrante et très censée, et qu'elle lui a toujours appartenu.

Lorsque je travaille les textes de Valère, j'ai dans la tête ses phrases extraordinaires et émouvantes, et j'ai du mal, si je suis avec lui, à accommoder mon regard sur lui, je suis trop impressionné. C'est une relation qui n'est plus normale, je suis dans le cerveau d'un autre, dans son coeur. La fréquentation acteur/poète a toujours quelque chose d'étonnant et de détonnant. C'est rare. Il y a une énergie colossale qui surgit dans l'acte théâtral. Là elle est démultipliée.

Valère Novarina m'a rendu très audacieux et en même temps très apeuré, on a l'impression d'avoir osé « passer de l'autre côté » et on a peur de recommencer. Ça crée comme une phobie. Mais j'ai connu aussi des sensations que je ne connaissais pas. Le lendemain des représentations d'Adramelech il y avait quelque chose qui était dehors, qui aurait dû être dedans et inversement. Il y avait une dislocation psychique très inquiétante. Et depuis au théâtre il en est toujours ainsi pour moi. Il y a un engagement qui me stupéfait, qui me fait peur certes mais que je peux assumer. Je suis sûr que cette expérience, peu d'acteurs ont eu la chance de la réaliser. C'est une expérience de solitude dans un autre monde qui change tout de ses propres structures, et qui crée une relation au théâtre tout à fait différente. Le mental, l'intellect, l'ego est complètement abandonné pour pouvoir offrir. Si je suis devenu cet acteur, c'est parce que Valère avait déjà fait le chemin, je suis allé sur ses traces parce qu'il est lui-même un grand acteur intérieur. »

Propos recueillis par Jacques Falguières



## Novarinaire

### C

#### Cerveau

Il faudrait pouvoir jouer Novarina sans l'avoir lu, sans avoir déchiffré son texte. Car lire c'est tourner autour du trou sur le promenoir qui surplombe la fosse aux ours et la tranchée aux gavials. Lire c'est inmanquablement, en passer par l'œil, le globe et le nerf enlisés dans la tête et que le cerveau tient pincés, bien à lui. On en passe toujours par la cervelle. On patiente à la douane pour acquitter l'octroi et se laisser fouiller les bagages. La cervelle, ce glaïre chantant, qui gîte en haut, à l'étage noble, au-dessus de la pile des vertèbres, bien au chaud dans la chute crânienne; la cervelle réceptionne, trie, classe, découpe, préjuge, édicte, le corps vit selon les oukases du cerveau, les diktats du cortex. Novarina veut rapatrier le corps musical. C'est un contrebandier doublé d'un putschiste. Il cherche le secret de l'ancienne musique, l'accès au réservoir théâtral des corps, le défilage des tuyaux. C'est le joueur de flûte de Haarlem passé chez les briseurs de digues et les croqueurs d'écluse. Novarina proclame le règne des cratères, la fin des filets et la mort des rambardes.

### H

#### Homme

Novarina est injouable. Non pas du fait du texte ou des mouvements de foule que draine la scène. Injouable car personne pour le jouer. Novarina n'écrit pas pour l'homme, le singe dressé et raisonneur, le mammifère lettré, ulmoné et monoglotte. Il faut pour charrier ses mots, non pas l'homme, mais juste avant : l'hominidé. Celui qui ignore la police des fonctions, l'élan sanglé, la retenue, le pianoté. Novarina n'écrit pas pour l'homme, mais pour «l'homme de ...» le presque-homme. Celui dont on s'applique à déterrer l'outillage osseux, tout emmitoufflé de glaise, poudré de silex, dans les profondeurs du sol. Et, bonnes gens, pas la peine de tenter l'impossible, de prendre l'histoire à rebrousse-temps, de singer le singe.

UNE CERTAINE PURETE PREHISTORIQUE NOUS MANQUERA TOUJOURS POUR JOUER LES TEXTES DE VALERE NOVARINA.

Nous ne serons jamais des «hommes de ...» : hommes de Lantian, hommes de Maneck, hommes de Pékin, hommes de Pittdown, hommes de Sangar, hommes de Solo, qui existèrent bien, heureux d'un temps où le cerveau n'était pas une douairière ombrageuse, mais un noyau inquiet, encafonné dans la tête loin de

tout. Ils nous ont laissé leur carte de visite : rognures de crânes, coins de mâchoires, que la terre a recrachés, comme le gosier son arête. Homo Pekinensis, Homo Heidelbergensis, Homo Solensis. Novarina se fout d'être joué. Il l'a déjà été, avec une inégalable pureté, il y a 40 millions d'années. Depuis 35 000 ans, on désapprend l'art de jouer Valère Novarina.

### N

#### Nom

Novarina nomme, éperdument. Nommer lui est une transe, il bottine comme un derviche, jusqu'à l'extinction du souffle et la perte de soi. Il exploite au maximum le fait suivant : le nom propre est le seul véritable espace de liberté que contienne une langue, l'accroc dans le maillage des codes et des étymologies, le point d'eau authentique dans nos épaisses croûtes de latérites orthographiques. On peut s'appeler n'importe comment, à l'envie, sans craindre le passage de l'apouilleuse, de l'orthonormeuse. Quel que soit le talent du jongleur le nom commun n'est qu'un sempiternel exercice à l'appareil, imposé, scruté par le jury. Le nom propre vous permet, lui de babiller libre, de s'en mettre partout avec la langue de nos aïeux.

### S

#### Souffleur

L'essentiel de la scène, du théâtre, le cœur, l'amande, on ne le voit pas. Des êtres costumés mimant de vagues et invérifiables histoires de familles sont là pour nous le faire oublier, pour capter l'attention. Ce qui compte nous tourne le dos : le souffleur, son trou. Novarina c'est la réhabilitation focale du souffleur. Car celui qui joue le vrai mystère, c'est bien celui qui rue dans son trou ou qui patiente à l'orée du trou, ne sachant s'il doit se laisser glisser à fond de scène, dans cette forêt de poutres empoussiérées ou sortir de son trou pour se hisser sur la scène, ce ponton tant arpenté, mal arpenté, où trottinent foies blêmes et algébristes.

CONTE : un soir le souffleur sort. C'est un singe immense, un quadrimane gigantesque. Il est là pour mettre fin au banquet des prétendants. Il fesse les petits marquis, visse dans la gorge des veuves de robustes poires d'angoisse. Les pompiers sortent des coulisses et se mettent à l'arroser. Il en assomme un et tourne la lance en direction de la salle. L'assistance détale, hurlante, mouillée. On rallume.

13 placards pour Valère Novarina - François Argelier - lecteur

## La passion perpétuelle de Valère Novarina

Valère Novarina découpe sa passion perpétuelle dans les onze stations qui numérotent les chapitres de son «Discours aux animaux»; onze chutes qui désignent l'absence d'une douzième dont on ne sait si c'est l'ultime qui reste à venir ou la prime qui n'est jamais venue. Où placer l'unité manquante qui lui donnerait accès à la filiation à laquelle il aspire? Au début ou à la fin? A la naissance ou à la mort? «Je nu» répète-t-il inlassablement comme si le dire pouvait avoir encore la vertu magique de le faire «nu» se retourne en «un» mais entraîné par un mouvement rotatif sans fin il redevient «nu» et ainsi de suite. Voilà l'enfant Novarina arrêté, fasciné et ravi dans la contemplation des volte-face de son initiale débouclée tête-bêche : boucle qui pour être à l'image du signe qui figure l'infini l'enfermerait plutôt dans la solitude, à perpétuité. Comme l'enfant de Freud, il anime le mouvement de sa bobine en prononçant les mots. Mais pris par la fascination jubilatoire de leur «épaisseur vocifératoire» d'une part, et par la prégnance physique des figures qu'ils dessinent, quand ils sont écrits, d'autre part, il manque le chaînon symbolique qui lierait la langue au monde et tiendrait ensemble l'unité de sa parole. Alors le monde danse la même sarabande insensée que sa biographie puisqu'ils se trouvent animés l'un et l'autre d'une agitation imaginaire aléatoire. Les onze chapitres du «Discours aux animaux» sont comme autant de tentatives d'évasion de cette enfance fascinée à la conquête d'un lien qui pourrait sceller l'histoire de sa vie. Mais la démarche autobiographique est ponctuée de rechutes dans le manque originel et les événements se refusent à tisser une histoire, les lieux à faire des itinéraires et les dates une chronologie. La force qui, de livre en livre avait multiplié l'éclatement de son nom jusqu'aux 2587 personnages du «Drame de la vie» continue d'opposer sa poussée à l'unité du «je» qu'il s'efforce de s'inventer et de tenir d'un bout à l'autre du «Discours». Ainsi resurgissent des rhizomes biographiques de personnages parasites sortis des livres antérieurs. Le cours insaisissable de sa vie ne cesse d'être menacé de tronçonnage et de «vivisection». Il arrive à l'enfant souvent juché – position qu'il affectionne du fait, sans doute, de son origine savoyarde – de contempler le monde de son promontoire de solitude d'un œil froid et parfois rigolard. Les hommes y sont atteints d'une gesticulation comique. Seules les choses dans leur immobilité souffrent, comme lui, énormément d'être là. Restent les animaux qui – parce qu'ils se taisent – offrent à son «discours» l'oreille rassurante de leur silence définitif. Et pourtant, le livre

est truffé d'appels à une humanité innommable ou pire «nommable» à l'infini car les mots n'ont pas davantage le pouvoir de désigner les êtres que son nom, dont il fait à plaisir pirouetter l'initiale, n'a celui de le fonder lui-même. Pourtant le chant incantatoire de ces invocations répétées, signale une présence lointaine, le timbre d'une voix dont l'unité tiendrait dans la permanence de la souffrance qui y résonne comme une basse continue. Ce discours est en fait une fervente prière à l'absence et au vide. Valère Novarina est un mystique mais un mystique qui, pour n'être symboliquement le fils de personne, ne peut mettre sa foi qu'en l'absence de Dieu ou plus précisément en son existence négative. C'est au manque, signalé métaphoriquement par l'absence du chapitre douze de sa passion qu'il voue sa vie sacrifiée et elle s'écrit à la forme négative. Le chiffre 11 formé de l'unité dédoublée n'a-t-il pas d'ailleurs, lui aussi la particularité de tourner sur lui-même à vide, à perpétuité, comme une bobine? Mais si l'esprit de Dieu n'habite pas la colombe, du moins reste-t-il au poète le don d'inventer des noms pour les oiseaux quoi qu'il en soit de l'origine du souffle qui module le chant splendide de leur liste finale qui les désignent en les invoquant.

Annie Gay

# Rencontres autour de l'œuvre dessinée et littéraire de Valère Novarina

**les 8 et 9 février 1993**

Manifestation organisée par **le Théâtre des Treize Vents**

en coproduction et collaboration avec :

**La Direction Régionale des Affaires Culturelles** (Service Livre et Lecture),

**L'Université Paul Valéry** (Section Théâtre),

**L'Ecole des Beaux-Arts de Montpellier**

et **L'Espace Aldebaran** de Baillargues

**Exposition des 2587 dessins de Valère Novarina**

du 8 au 24 février

Espace Aldebaran de Baillargues

(place du Jeu de Ballon)

Vernissage lundi 8 février à 19 h 30

**Littérature et Théâtre**

**Conversations entre Valère Novarina et François Bon**

Mardi 9 février à 20 h 30

Salle d'étude de la Bibliothèque Municipale

(bd. Bonne Nouvelle Montpellier)

Entrée libre

Une signature des œuvres de Valère Novarina et de François Bon aura lieu à l'issue de la rencontre, en collaboration avec la Librairie Molière.

**Projection des films vidéo réalisés sur le travail théâtral et pictural de Valère Novarina**

Lundi 8 février de 16 h à 17 h - mardi 9 février de 11 h à 12 h.

Ecole des Beaux-Arts de Montpellier (19, route de Nîmes)

VIDEO PORTRAIT 1986 (7') French writer / LA DIAGONALE DU PEINTRE 1986 (20') réalisation Jean-Philippe Le Besson, Prod Cargo / L'ENTRETIEN DU TRECOUT 1986 (20') Réal. J-P. Le Besson, prod. Cargo / POUR LOUIS DE FUNES par André Marcon, 10 séquences réalisées par J-P. Le Besson, prod. Cargo.

**Théâtre des Treize Vents**

François Bon et un groupe de personnes travaillant dans ses ateliers d'écriture rencontrent Valère Novarina en salle de répétitions, à Grammont. (lundi 8 février à 14 h 30)

**Université Paul Valéry**

Rencontre et discussion avec Valère Novarina, Gérard Lieber et les étudiants de la section théâtre et les élèves des classes A3 du Lycée Jean Monnet. (lundi 8 février à 17 h, salle D 105)

**Espace Aldebaran**

Rencontre avec les étudiants de l'Ecole des Beaux-Arts de Montpellier, d'Avignon et de Sète. (mardi 9 février à 15 h)

## PORTRAITS

**« Les mots sont à la fois la forêt où nous sommes perdus, notre errance et la manière que nous avons d'en sortir. »**

**Valère Novarina**

Dans le cadre de la Fureur de Lire 1992, Pietro Pizzuti a lu *La Lettre aux Acteurs* *L'Inquiétude*, seconde partie du *Discours aux Animaux*, a été interprétée par André Marcon les 28, 29 et 30 janvier 1993 au Théâtre des Treize Vents

**Valère Novarina**

Faire encore quelques livres, quelques musiques, cent mille dessins, mener un certain nombre de choses jusqu'au bout. Livres, musiques, dessins, comme un grand théâtre séparé, comme quelque chose que je n'arrive pas à réunir, m'y lançant jusqu'au bout, voulant tout embrasser, voulant partout disparaître. Je voudrais disparaître sous toutes les formes.

J'en sors qu'en passant à l'acte, qu'en changeant d'outil, qu'en pratiquant comme un fou furieux... Continuer mais changer d'art, dessiner par accès, chanter par poussée, écrire dans le temps, pratiquer le dessin comme une écriture publique, chanter des hiéroglyphes, des figures humaines réduites à quelques syllabes et traits, dresser la liste de tous les noms, parler latin, appeler mes 1654 personnages parlants. traverser toutes les formes.

Valère Novarina - juin 1981

**Éléments bibliographiques**

Le Drame de la vie. P.O.L. 1984

Pour Louis de Funès. Actes Sud 1986

Le Discours aux Animaux. P.O.L. 1987

Vous qui habitez le Temps. P.O.L. 1989

Le Théâtre des Paroles. P.O.L. 1989

**François Bon**

Aristote parlait déjà de la passion que les hommes mettent à se voir représenter. Le roman aurait construit ses fondements comme genre, non tant dans la représentation, que dans le pourquoi de cette passion même, ce à quoi, au rebours de la représentation, elle renvoie... Aristote dit, avec les mots les plus simples : « on aime à voir des images. » Le roman n'a jamais eu la charge de la production et de la mémoire des images, mais l'invention technique des reproductions d'images ne lui a pas rendu moins légitime de représenter encore, pour convoquer cet instinct, et porter de tout son poids de langue sur le « aimer » de « on aime à voir des images ». Et c'est peut-être parce qu'il n'est rien de plus que le roman est depuis son origine bâtard comme genre. Il ne survit comme art qu'en se jouant plus loin, dans un mouvement, et non en respectant l'ensemble constitué de la somme de ses techniques.

Entretien réalisé par Sonia Nowoselsky-Müller. Revue *L'Infini* 1987

**Bibliographie**

Sortie d'usine. Ed. de Minuit 1982

Le Crime de Buzon. Ed. de Minuit 1986

Décor Ciment. Ed. de Minuit 1988

Calvaire des chiens. Ed. de Minuit 1990

La Folie Rabelais. Ed. de Minuit 1990

L'enterrement. Verdier 1991

Pantagruel, Gargantua (préface) P.O.L. 1993